



Boris VIAN, *J'irai cracher sur vos tombes*, 1946, chapitre II.

Je crois que j'étais là depuis déjà quinze jours lorsque j'ai commencé à m'embêter. Je n'avais pas quitté le magasin pendant tout ce temps. La vente marchait bien. Les livres s'enlevaient bien, et pour la publicité, tout était fait d'avance. La maison envoyait, chaque semaine avec le paquet de livres en dépôt, des feuilles illustrées
5 et des dépliants à mettre en bonne place à l'étalage, sous le livre correspondant ou bien en vue. Les trois quarts du temps, il me suffisait de lire le résumé commercial, et d'ouvrir le livre à quatre ou cinq pages différentes pour avoir une idée très suffisante de son contenu — très suffisante, en tout cas, pour pouvoir donner la réplique au malheureux qui se laissait prendre à ces artifices : la couverture illustrée, le dé-
10 pliant et la photo de l'auteur avec la petite notice biographique. Les livres sont très chers, et tout cela pour quelque chose ; c'est bien la preuve que les gens se soucient peu d'acheter de la bonne littérature ; ils veulent avoir lu le livre recommandé par leur club, celui dont on parle, et ils se moquent bien de ce qu'il y a dedans.

Pour certains bouquins, j'en recevais une floppée, avec une note recommandant
15 d'en faire une vitrine, et des imprimés à distribuer. Je les mettais en pile, à côté de la caisse enregistreuse, et j'en fourrais un dans chaque paquet de livres. Personne ne refuse jamais un imprimé sur papier glacé, et les quelques phrases inscrites dessus sont bien ce qu'il faut raconter au genre de clientèle de cette ville. La maison mère utilisait ce système pour tous les bouquins un peu scandaleux — et ceux-là
20 s'enlevaient dans l'après-midi de leur exposition.

À vrai dire, je ne m'embêtais pas réellement. Mais je commençais à me débrouiller mécaniquement dans la routine du commerce, et j'avais le temps de penser au reste. C'est ce qui me rendait nerveux. Cela marchait trop bien.

Il faisait beau. L'été finissait. La Ville sentait la poussière. Du côté de la rivière, en
25 bas, on devait être au frais sous les arbres. Je n'étais pas encore sorti depuis mon arrivée, et je ne connaissais rien de la campagne tout autour. J'éprouvais le besoin d'un peu d'air neuf. Mais j'éprouvais surtout un autre besoin qui me tracassait. Il me fallait des femmes.